

qui avaient abandonné les fortifications ainsi que les positions qu'ils occupaient autour de l'Arc de Triomphe, à Neuilly, à Levallois, aux Ternes, fuyaient par les boulevards Haussmann, Malesherbes et les rues adjacentes. L'armée régulière, parvenue à la barrière de l'Étoile, s'était divisée en trois colonnes : l'une descendant vers Saint-Augustin par le boulevard Haussmann, sous les ordres du général Douay ; les deux autres commandées par les généraux Clinchant et Ladmirault s'avantant, la première sur Clichy, la seconde vers Montmartre, en opérant un mouvement tournant.

Les fuyards qui songeaient déjà à opposer à leurs adversaires un réseau de barricades capable d'arrêter leur marche, ne faisaient point encore volte-face pour leur résister. Les premiers coups de feu, de ce côté, furent tirés dans les rues d'Argenson, Cambacérès et Abbatucci, où des essais de barricades furent faits et promptement empêchés par les soldats qui, à l'entrée du boulevard Malesherbes, en face de l'église Saint-Augustin, profitèrent du travail commencé par les défenseurs de la Commune pour s'abriter, en l'achevant, contre le feu de la barricade, — très-sérieuse, celle-là — élevée en avant de la Madeleine à la hauteur de la rue de l'Arcade.

Cluseret avait fortement insisté pour l'établissement d'une seconde ligne de fortifications volantes dans le triangle du Trocadéro, de l'Arc de Triomphe, de la place d'Eylau et de celle de Wagram. Cette seconde ligne de défense n'avait été qu'ébauchée avant l'entrée dans Paris de l'armée régulière ; faute énorme que, soit indifférence et incurie, soit faute de temps, la Commune avait commise. Maintenant, il fallait qu'elle se reportât de suite derrière la troisième ligne, c'est-à-dire dans Paris même, ou, pour mieux dire, qu'elle improvisât sur-le-champ cette troisième ligne, car, à part quelques points fortifiés avec soin à l'avance, tels que la place de la Concorde, défendue par les deux barricades de la rue Royale et de la rue de Rivoli, ainsi que par la terrasse des Tuileries, excepté l'Hôtel de Ville, Montrouge, notamment du côté de la route d'Orléans et les boulevards de Charonne, Belleville et Montmartre, dans tout le reste de la ville, la troisième ligne d'obstacles défensifs n'existait pas encore.

Mais à Paris les barricades vont vite. Dès le 22, il y en avait déjà à l'avenue du Maine, à celle d'Orléans, à la barrière et dans la rue d'Enfer, sur le boulevard Saint-Michel, à l'entrée de la rue Gay-Lussac, dans la rue Monsieur-le-Prince, aux alen-

tours de Saint-Sulpice, aux ponts Saint-Michel et du Châtelet, dans les rues des Tournelles, Saint-Martin, à la pointe Saint-Eustache, aux portes Saint-Martin et Saint-Denis, au Château-d'Eau. Les abords de l'ancien et du nouvel Opéra, les rues de la Chaussée-d'Antin, de Notre-Dame-de-Lorette, de Clichy en furent promptement garnis, ainsi que les quais de la rive droite et de la rive gauche, dans une grande partie de leurs parcours. Seulement, faute de temps, beaucoup de ces barricades n'étaient pas suffisamment élevées, beaucoup de ces obstacles n'étaient pas complétés lorsqu'ils furent attaqués et pris.

Et pourtant, à toutes ces constructions avaient travaillé avec une sorte de frénésie, avec une ardeur fiévreuse, des gardes nationaux, des hommes en blouse, des femmes, des enfants, sous les ordres d'agents de la Commune à figure rébarbative, qui forçaient les passants à coopérer, malgré eux, au travail fébrile de l'insurrection. On a vu, à la barricade du Châtelet, deux femmes portant des écharpes rouges, et le revolver au poing, contraindre les dames, surtout celles qui étaient un peu soignées dans leur mise, à porter des pavés aux travailleurs.

Cependant, les troupes conduites par les géné-

raux Ladmirault et Clinchant enveloppaient rapidement, par des mouvements admirablement combinés, ces fameuses hauteurs de Montmartre, si chères aux insurgés et qu'ils avaient armées avec tant de soin. Les troupes se concentrèrent silencieusement au bas des buttes de façon à se trouver, par leur rapprochement même, en dehors de l'action des canons. On gravit les pentes; on aborda les Batignolles du côté du cimetière, et pendant que le général Clinchant emportait les barricades de la place Moncey et de la rue Lepic, de la place Blanche et de la place Pigalle, le général Ladmirault enlevait l'avenue Trudaine et la mairie, l'une très-vivement, l'autre au contraire assez mollement défendue. A trois heures de l'après-midi, le 25 mai, le drapeau tricolore flottait glorieusement sur les buttes Montmartre.

De son côté, le général de Cisse, après s'être emparé de la gare de l'Ouest, sur le boulevard Montparnasse, avait pénétré au centre du quartier de Vaugirard, puis avait partagé ses troupes en deux colonnes : l'une, se dirigeant vers le centre de Paris, où elle devait se développer; l'autre se portant, par l'avenue du Maine, dans la direction de Montrouge. Cette seconde colonne s'élança vers la barricade des Quatre-Chemins, s'en empara après

une lutte acharnée, puis, neutralisant l'entrée de la grande barricade de l'avenue d'Orléans, sur laquelle comptaient tant les fédérés, et celle de la route de Châtillon, toutes deux formidablement armées, elle prit à rebours ces obstacles abandonnés précipitamment par les insurgés, désormais impuissants à les défendre. Grâce à ce coup de main, toute la partie sud, depuis les Quatre-Chemins jusqu'aux fortifications, avec les portes d'Orléans et de Châtillon, demeura au pouvoir de l'armée.

Mais les fédérés, repoussés la veille de la gare Montparnasse avaient profité de la nuit pour armer de canons la barricade qui s'élevait dans la rue de Rennes à son point d'intersection avec les rues Cassette et du Vieux-Colombier. De cette position ils bombardaient, à la distance de huit cents mètres, le bâtiment de la gare qui s'élève en face. Six bataillons d'insurgés l'attaquèrent et le combat dura cinq heures. Mais deux détachements de chasseurs d'Afrique, s'élançant l'un à droite, l'autre à gauche de la rue de Rennes tournèrent les fédérés qui, assaillis de face et des deux côtés, battirent en retraite et se débandèrent. La barricade était abandonnée et tout ce quartier délivré de la présence des insurgés.

Pendant ce temps, la barricade de l'église de Montrouge et celle de l'avenue d'Orléans qui s'élevait en face de la rue Brézin étaient emportées après quatre heures de lutte acharnée. A la barricade de l'église, le mouvement d'attaque fut si vif, que les insurgés embusqués dans le clocher eurent à peine le temps de sonner le tocsin pour appeler du secours. Dans cette action, l'armée fit plus de quatre cents prisonniers. Les morts se comptaient par centaines. Parmi les plus enragés des défenseurs de la barricade de la rue Brézin se trouvait une jeune femme en uniforme de garde national, et dont le sexe fut découvert après sa mort.

A peu près à la même heure où le drapeau tricolore apparaissait sur les buttes Montmartre, il flottait sur la mairie de Montrouge. Le résultat des deux journées du 22 et du 23 était déjà énorme, mais que d'obstacles se dressaient encore devant l'armée libératrice !

Dans la nuit du mercredi 24 mai, il y eut d'abord un grand combat autour de la barricade de l'ancienne barrière d'Enfer, qui tomba au pouvoir de l'armée. On y installa une batterie. Les barricades du boulevard Arago, du faubourg Saint-Jacques et des environs du Panthéon furent ensuite enlevées. Sur ce dernier point, s'était concentrée

la résistance des insurgés qui firent sauter la poudrière de l'École des Mines : ils auraient fait également sauter le Panthéon (car ce monument, comme bien d'autres de Paris, avait été miné) sans la présence d'esprit d'un capitaine du génie qui coupa la mèche à laquelle ils devaient mettre le feu, s'ils étaient repoussés, avant de battre en retraite. La barricade de la rue Gay-Lussac opposa une vigoureuse résistance, conduite par Raoul Rigault, le procureur de la Commune. Celui-ci, voyant la barricade enlevée, s'était dirigé vers la maison portant le numéro 29. Un caporal du 17^e chasseurs l'y voyant entrer, tira sur lui un coup de carabine qui ne l'atteignit pas et se mit à le poursuivre. Rigault, qui était en uniforme de chef de bataillon, ne fit point de résistance. Le caporal lui prit son revolver encore chargé de ses six coups et le conduisit vers le Luxembourg. En passant devant la barricade gardée par les 17^e, 18^e chasseurs et 58^e de ligne, plusieurs soldats crièrent : « A mort ! fusillons-le ! » Le caporal s'y opposa et voulut continuer sa route ; mais alors Raoul Rigault s'écria : « Finissez-en avec moi ! tuez moi ! Vive la Commune ! » Le caporal, saisissant le revolver, fit feu et brûla la cervelle à son captif, qu'un sergent du 58^e de ligne acheva sur-le-

champ en lui déchargeant son arme dans la région du cœur. Ainsi finit Raoul Rigault.

Vers trois heures, un combat d'artillerie s'engagea entre la batterie installée, comme nous l'avons dit, sur la barricade de la barrière d'Enfer et une autre batterie établie par les insurgés à la barrière de Fontainebleau, au lieu dit la Butte-aux-Cailles. Les fédérés, furieux d'avoir perdu le quatorzième arrondissement, cherchaient à s'en venger par une tentative de bombardement, fort inexpérimentée d'ailleurs. Six mille insurgés, venus de Belleville et de la Villette, ne tardèrent pas à se joindre à eux pour reprendre aux troupes le quartier de Montrouge. Dans ce but, ils descendirent dans la vallée de la Bièvre et y prirent position. Le général de Cissey, qui avait compris de suite la gravité de cette attaque, groupa plusieurs régiments, avec des canons, autour de l'établissement de Sainte-Anne. Les fédérés avaient pris position sur la droite de la Bièvre, au-dessous de la Butte-aux-Cailles, et, protégés par les tranchées naturelles que forme en cet endroit, la vallée de la Bièvre, ils purent longtemps tenir tête à leurs adversaires. Ce combat, qui se prolongea jusqu'au lendemain, ne dura pas moins de trente heures. C'a été un des épisodes les plus importants de la prise de Paris

et, par le fait, un de ceux dont on a le moins parlé. Il était capital cependant. Pour en finir, le général de Cisse fut obligé d'envoyer au secours des troupes engagées de ce côté trois nouveaux régiments avec une batterie de campagne. Ces régiments prirent position près du plateau de Montsouris et, en moins de deux heures, terminèrent le combat. Les fédérés furent écrasés; leurs morts remplirent les fossés de la Bièvre et une grande quantité de leurs prisonniers fut amenée à la gare de Sceaux. Désormais tout le sud de Paris était délivré de la présence des insurgés.

Au centre, sur la rive gauche, les troupes s'étaient massées aux environs des Invalides et avaient successivement enlevé les barricades qui hérissaient les rues du faubourg Saint-Germain. Après avoir franchi la rue du Bac, où la résistance avait été très-vive, elles s'étaient avancées par les rues Jacob, Taranne, du Dragon, de l'Abbaye, Gozlin, jusqu'à la place de l'Abbaye; elles avaient pris les barricades des rues de Buci et de l'École-de-Médecine, et, descendant d'un côté la rue Bonaparte, de l'autre la rue de Seine et la rue Mazarine, elles avaient pu donner la main à un détachement de marins qui avait longé les berges du fleuve et s'était emparé soudain de la barricade

du quai Malaquais, à l'angle de la rue des Saints-Pères. L'Institut et la Monnaie se trouvaient sauvés. Mais, en se retirant du faubourg Saint-Germain, les hommes de la Commune y avaient laissé d'affreuses traces de leur passage : l'hôtel du quai d'Orsay, renfermant le Conseil d'État et la Cour des comptes, le palais de la Légion-d'Honneur, la Caisse des dépôts et consignations et une foule de maisons ou d'hôtels particuliers brûlaient incendiés par le pétrole. Toute la rue de Lille était, pour ainsi dire, en feu, et, comme pendant, de l'autre côté du fleuve, la rue Royale, le ministère des finances, les Tuileries, une partie du Louvre et de la rue de Rivoli, le Palais-Royal, l'Hôtel de Ville, le palais de Justice, la Préfecture de police, le Théâtre-Lyrique, le Grenier d'abondance, le théâtre de la Porte-Saint-Martin et bon nombre d'habitations privées allaient, durant cinq jours, éclairer comme de gigantesques flambeaux la scène où se déroulait le plus affreux drame que l'histoire ait jamais enregistré; spectacle vraiment saisissant des détestables fureurs que peuvent produire des doctrines insensées, excitant des haines et des convoitises plus insensées et plus coupables encore.

On se souvint alors de cet arrêté du membre de la Commune délégué aux services publics :

« Tous les dépositaires de pétrole ou autres huiles minérales devront, dans les quarante-huit heures, en faire la déclaration dans les bureaux de l'éclairage, situés place de l'Hôtel de Ville. »

Sur la rive droite de la Seine, les barricades du boulevard Malesherbes et du boulevard Haussmann, fortement canonnées par l'ennemi, avaient été abandonnées par leurs défenseurs. On reconnaissait, à l'aspect du boulevard Malesherbes, combien la lutte sur ce point avait été longue et acharnée. Les vitres brisées, les balcons frappés par les boulets, certaines maisons criblées de balles, les réverbères renversés, les arbres coupés en deux et les trottoirs couverts du feuillage arraché en passant par les obus, tel était le spectacle qu'offrait ce boulevard depuis la Madeleine jusqu'à l'église Saint-Augustin.

Au moment où les obstacles du boulevard Haussmann et du boulevard Malesherbes cédaient devant le vigoureux effort des troupes, la place de la Concorde tombait également en leur pouvoir; en dépit des deux barricades monumentales de la rue Royale et de la rue de Rivoli, soutenues par les canons de la terrasse des Tuileries. Les fusiliers marins s'étaient aussitôt emparé du ministère de la Marine qui avait, comme par miracle, été épargné

par les incendiaires de la rue Royale et de la rue Boissy-d'Anglas. Le miracle, en cette circonstance, n'était du reste que l'emploi du nerf de l'intrigue et de la guerre (comme eût dit Beaumarchais) : un employé du ministère de la Marine, voyant quelques-uns des insurgés prêts à répandre le pétrole, avait eu l'excellente idée de racheter le ministère par l'offre et la remise d'une somme d'argent.

Le 91^e de ligne occupait la rue Saint-Honoré; ce fut par là que les troupes passèrent afin de tourner la fameuse barricade construite au coin de la rue de Rivoli et de la rue Saint-Florentin, barricade que nous avons mentionnée tout à l'heure et qui, durant le règne de la Commune, servait de but de promenade aux Parisiens.

Une fois ces obstacles emportés, il était difficile que la place Vendôme pût tenir longtemps. Attaquée de trois côtés à la fois : par la rue de la Paix, la rue Saint-Honoré et la rue de Rivoli, elle ne résista pas longtemps, en effet. La majeure partie de ses canons avait, du reste, été transportée à la barricade élevée en avant de la place du nouvel Opéra et qui résista si longtemps au feu d'une batterie de l'armée placée sur le boulevard Haussmann, au-dessus de Saint-Augustin et à la hauteur de la rue d'Argenson.

A la place Vendôme, on fit un grand nombre de prisonniers. C'était tout simple ; cette place était sans issue. L'état-major des insurgés s'était naturellement empressé de l'abandonner. Le génie s'occupait immédiatement d'abattre la barricade de la rue Castiglione, et des détachements de cavalerie occupèrent la place concurremment avec l'infanterie qui avait pris part aux attaques de la nuit. Des drapeaux tricolores avaient remplacé le drapeau rouge au ministère de la Justice et à l'État-Major ; ils couvraient le piédestal de la colonne abattue, sur les débris de laquelle le soldat jetait des regards de consternation et de colère.

Dès le mardi 25, la gare Saint-Lazare et le quartier de la place de l'Europe appartenaient aux troupes régulières. Le général Clinchant, après s'être emparé de l'Opéra, marcha droit aux obstacles agglomérés autour de Notre-Dame de Lorette, dans les rues de Châteaudun et des Martyrs, et il les enleva, tandis qu'un engagement, également défavorable aux insurgés, avait lieu devant l'église de la Trinité et dans la rue de la Chaussée-d'Antin ; puis les troupes, après avoir dégagé la mairie de la rue Drouot, s'avancèrent dans la rue La Fayette.

Celles qui s'étaient emparées de la place Vendôme,

me, remontant la rue de la Paix, marchèrent sur la Bourse par la rue du Quatre-Septembre. Les habitants de ce quartier, à peu près cernés depuis le commencement de la lutte, accueillirent les soldats comme de véritables libérateurs. Bientôt les maisons furent pavoisées, les barricades détruites, les proclamations de la Commune lacérées. La garde nationale dévouée à l'ordre se réunit et vint se joindre aux troupes, qui trouvaient là un accueil aussi chaleureux qu'au faubourg Saint-Honoré et au faubourg Saint-Germain. Il faut mentionner que, dans ce dernier quartier, lors de l'entrée de l'armée de Versailles, un groupe de gardes nationaux fidèles avait bravement fait le coup de feu contre les insurgés et coopéré (quelques-uns, comme M. Durouchoux, y trouvèrent la mort) à la délivrance de la cité si indignement opprimée.

Cependant l'incendie dévorait les Tuileries et le Palais-Royal sans qu'il fût possible d'arrêter un pareil désastre. L'important était, dans tous les cas, de gagner du terrain pour arriver jusqu'au lieu du sinistre. On attaqua la barricade du Théâtre-Français par les rues Montpensier, Richelieu et Saint-Honoré. On l'emporta et on voulut alors, par la rue de Valois, essayer d'arrêter le feu qui dévorait le Palais-Royal, mais on ne pouvait ap-

procher des Tuileries, la lutte étant fortement engagée dans la rue de Rivoli pour la prise des barricades qui, de ce côté, défendaient les approches de l'Hôtel de Ville. Les balles sifflaient et les détonations des obus qui tombaient de tous côtés se joignaient au sinistre crépitement de la flamme.

La barricade de la rue de Rivoli, construite à la hauteur de la caserne du Louvre, dut être attaquée avec une violence particulière. Il fallut, pour s'en rendre maîtres, que les soldats traversassent le Palais-Royal, pénétrassent dans la cour du Louvre et vinsent prendre en flanc les insurgés qui la défendaient. La maison qui forme le coin de la rue de Rivoli et de celle du Louvre fut complètement détruite à la suite de cette attaque.

Restaient, dans la partie centrale de Paris, deux positions capitales : l'Hôtel de Ville et le Château-d'Eau. Il s'agissait de les enlever à l'insurrection, et la tâche ne laissait pas que d'exiger de grands efforts.

Une partie de la journée et toute la nuit du mercredi 24 furent employées à cerner et à emporter l'Hôtel de Ville. On allait l'attaquer de trois côtés. Il s'agissait en effet de canonner simultanément la place du côté des quais, de celui des Halles et de celui de la rue de Rivoli.

Le général Vinoy l'aborda par la rue de Rivoli ; le général Douay qui s'était, après une lutte acharnée, emparé de ce qu'on nomme la pointe Saint-Eustache, par les rues qui débouchent des Halles centrales ; le général de Cisse, enfin, par les quais de la rive gauche qu'il avait longés jusqu'à la hauteur de Notre-Dame, après s'être emparé des barricades du pont Neuf.

Les fédérés avaient accumulé autour du palais municipal les canons et les obstacles. Ces obstacles furent péniblement franchis un à un, car la résistance fut acharnée et la lutte sanglante ; après une canonnade furieuse, les bataillons de la Commune mirent, avant de se replier, le feu à l'Hôtel de Ville, absolument comme ils avaient fait pour le palais des Tuileries. Leur résistance avait été courageuse, d'ailleurs.

On peut dire en général des défenseurs de la Commune, durant ces déplorables journées, qu'ils se conduisirent comme des bandits, mais combattirent comme des soldats.

Que n'ont-ils mis, durant le siège de Paris, le même entrain, la même ardeur à combattre les Prussiens !

Pendant toute la journée du jeudi 25, la lutte eut pour théâtre les quartiers Saint-Denis, Saint-